

KEHINDE WILEY
JALOUSE, novembre 2012

ART

RENCONTRE DU TROISIEME TYPE

Quel visage aurait Napoléon s'il n'avait été ni blanc ni corse ? Et sa sœur Paolina, si on l'avait peinte mollement allongée sur son triclinium romain avec une veste bariolée aux motifs africains ? Kehinde Wiley formule la question, Kehinde Wiley fournit la réponse. Conversation avec un bad boy de l'art contemporain,

Les œuvres de l'artiste américain d'origine africaine Kehinde Wiley sont aussi grandes qu'il est célèbre. Pourtant, son concept est simple, aussi simple qu'un geste de sabotage. Prenez un tableau classique, un de ces portraits d'homme riche et tout-puissant qui traversent l'histoire de la peinture. Calquez soigneusement la composition, sans craindre de puiser dans le *dark side* kitsch du rococo pour l'arrière-plan, et réservez la place d'honneur à un homme lambda, noir ou métissé, tiré de l'anonymat de la rue, appelé à jouer le héros le temps d'un shooting photo. Votre tableau sera à la fois classique et contemporain ; il aura tout le charme de la tradition et tout l'appel dangereux de la culture underground. Il s'agit là d'une méthode d'une simplicité magistrale, née pour remporter un succès qui ne connaît pas de frontières.

STREET LIFE

À 35 ans Kehinde Wiley est un homme très occupé. Il a déjà été deux fois nommé artiste de l'année – par la New York City Art Teachers Association et par *Canteen Magazine* –, la liste de ses expositions ne tient pas aisément sur une page, et sa carrière foudroyante lui vaut presque la renommée d'un Basquiat. Tout comme l'enfant maudit des graffitis, son histoire, son art, son personnage synthétisent la rencontre de mondes, un *crossover* d'espaces et de temps qui n'ont pas l'habitude de se côtoyer. Il a grandi à South Central Los Angeles, un quartier qui, comme il nous l'explique, "n'était pas un lieu sûr à la fin des années 80, marqué comme il l'était par certains éléments fondateurs de la culture hip hop, à savoir la violence et les attitudes antisociales". Défiant le sort, Kehinde Wiley étudie à Yale, aidé par une mère qui a fait de la culture une arme contre les mauvaises fréquentations. Maniant le paradoxe, il étudie la peinture classique, mais c'est la rue qui ne cesse de l'inspirer, il entretient son image de mauvais garçon, mais disserte

savamment comme un sobre académicien. Tout commence il y a dix ans à Harlem, pendant une résidence au Studio Museum : Kehinde Wiley est frappé par le *peacocking* de la *street life*, ce besoin de se distinguer de la masse par un détail, de laisser dans les esprits une véritable empreinte visuelle : un collier en or massif, un tee-shirt de rappeur aux couleurs criardes, un tatouage enragé, une casquette limited edition que personne d'autre n'arbore... Il organise alors son premier casting sauvage, pour un concours que n'importe qui peut réussir. Le prix : un portrait, un passeport pour l'éternité. Ses modèles, ses "boys", des "hommes alpha" comme il les appelle, sont choisis au petit bonheur la chance, suivant l'alchimie secrète d'une rencontre qu'il nous décrit en ces termes : "Ils arrivent dans mon studio, je les laisse feuilleter mes grands livres d'histoire de l'art. Ils regardent des tableaux tirés de la haute tradition de la peinture de portrait européenne et je leur demande de trouver une image qui les attire ou à laquelle ils se sentent liés." Certains se voient comme des empereurs à cheval, d'autres comme des matadors mourants. Tous gardent leur look, cet habit qui, parfois, fait le moine. "Chacun a son propre style, sa propre signature. Quant à moi, je dessine mes costumes. J'en ai des centaines. Je choisis le tissu, souvent il s'agit de tissus avec des motifs décoratifs, parfois même des tissus de tapisserie." Certes, le star system et la mode l'intéressent, mais comme des violons d'Ingres. Il peint Michael Jackson en roi Philippe II et les joueurs de l'équipe du Cameroun en chanteurs hip hop, ou signe une collection capsule pour Puma. Riccardo Tisci chez Givenchy s'est même amusé à dessiner les fringues de ses modèles. Mais Kehinde Wiley n'en fait pas non plus une affaire d'État : "Je pense que l'art, la mode, la musique sont toujours des opportunités pour que tous les plans de la création s'ouvrent au dialogue."

PAYS CHAUDS

Lorsque sa peinture se fait itinérante, ce qui avait démarré comme une étude de costume devient une fresque sociale à large spectre : c'est le début de *The World Stage*, une série qui l'accapare depuis plus de cinq ans, pour laquelle il part en voyage avec son équipe, ces assistants dont il n'aime pas

Galerie Daniel Templon

Paris

KEHINDE WILEY
JALOUSE, novembre 2012



*Prince Tommaso
Francesco of
Savoy-Carignano,
2006. Huile sur toile
96 x 96 cm, tirée de la
série Rumors of War.*

KEHINDE WILEY
JALOUSE, novembre 2012



“Je pose tout simplement une question. Au public de réagir.”

trop parler – “*Get out of my kitchen!*” reste sa seule réponse à ce sujet dans *New York Magazine* en avril 2012. Il choisit méthodiquement pour son périple des “*pays chauds, impliqués dans des processus de développement économique et social majeurs*” : de la Chine à Israël, en passant par Dakar, le Brésil et l’Inde, autant “*de points de curiosité et d’anxiété, au centre d’une dynamique de changement qui est en train de redéfinir la notion d’empire*”.

La saison de la chasse au visage est ouverte, pays après pays : si la formule reste la même, le résultat ne peut qu’évoluer au fil du voyage. À ceux qui l’accusent de se répéter, il rétorque : “*Chaque série est radicalement différente : ce sont les lieux, les personnes que je rencontre et leurs expériences qui en font à chaque fois l’unicité*.” Le colonialisme, les asymétries capricieuses du pouvoir sont des questions qui ne peuvent que se poser, lorsque saint Jean-Baptiste porte un tee-shirt oversized et que Charles I^{er} s’habille en combinaison de travail. Mais quelle que soit la tempête de polémiques qu’il déclenche, Kehinde Wiley reste cool ; le scandale ou la gêne du public ne le concernent pas trop : “*Il s’agit de l’étude d’un lieu, de son histoire et de ses gens. Je pose tout simplement une question. Au public de réagir*.” À la fois critique et complice, insider et outsider, sa peinture sexy séduit par la richesse baroque et les couleurs éclatantes des fonds : “*Je les tire des traditions textiles locales, à chaque voyage je ramène des mètres d’échantillons*”, explique-t-il pour justifier les énormes valises qui l’accompagnent.

ARME DE POUVOIR

Au final, on admire son œuvre si catchy grâce à ses “*boys*” charismatiques qui sont une caresse et une claque au snobisme. Un thème qui, d’une manière ou d’une autre, interpelle tout le monde. Ses expos font un tabac aux États-Unis, Spike Lee et LL Cool J ne peuvent pas se passer de ses pièces, sa cote grimpe jusqu’aux étoiles. Mais Kehinde Wiley semble presque fuir son succès,

niché dans le havre de tranquillité – pas cher – de son atelier de Pékin ; sa vocation de voyageur l’amène même à rêver de s’installer à Dakar et à Saint-Domingue. Au passage, ce peintre ouvertement gay qui s’est fait connaître pour ses portraits du machisme contemporain, peint aussi des jeunes filles, soulignant l’économie de la grâce (du nom de sa série de 2012 *An Economy of Grace*) qui, depuis toujours, fait de la séduction une arme de pouvoir. Ses bad girls, raffinées comme sa *Juliette Recamier*, timides comme sa *Princess Victoire of Saxe-Coburg-Gotha*, drapent leur élégance diaphane dans les étoffes souples de leurs tuniques Givenchy. L’appel du Vieux Continent se faisant entendre, le voici à Paris, il y a un an, “*assez chanceux pour jouir d’une visite privée au Louvre*, nous raconte-t-il, ajoutant : *je me suis concentré surtout sur les portraits de la société française, sur ces hommes d’envergure, riches et puissants. J’ai commencé à réfléchir sur la colonisation française en Afrique*.” Avec cette invitation au voyage si baudelairienne, une nouvelle étape de *The World Stage* est lancée : Kehinde Wiley s’engage alors dans un incroyable périple de plus d’un mois, du Maroc au Cameroun, en passant par la Tunisie, le Gabon et le Congo, où ses recherches sur le terrain lui valent trois jours d’emprisonnement. Il en ramène une nouvelle collection d’une quinzaine de visages, une farandole de costumes traditionnels, une lecture très personnelle de l’Histoire de France et les souvenirs d’une aventure rocambolesque et sinistre à la manière d’un Caravage moderne qui ajoute à sa légende de mauvais garçon. Une légende en train de s’écrire implacablement en lettres de feu, coup de pinceau après coup de pinceau.

L’EXPOSITION “THE WORLD STAGE : FRANCE 1880-1960” EST À VOIR À LA GALERIE DANIEL TEMPLON (30, RUE BEAUBOURG, PARIS 3^e), DU 27 OCTOBRE AU 22 DÉCEMBRE ; ON POURRA Y DÉCOUVRIR UN FILM DOCUMENTAIRE RETRAÇANT LE PÉRIPLE DE KEHINDE WILEY EN AFRIQUE. WWW.DANIELTEMPLON.COM. WWW.KEHINDEWILEY.COM

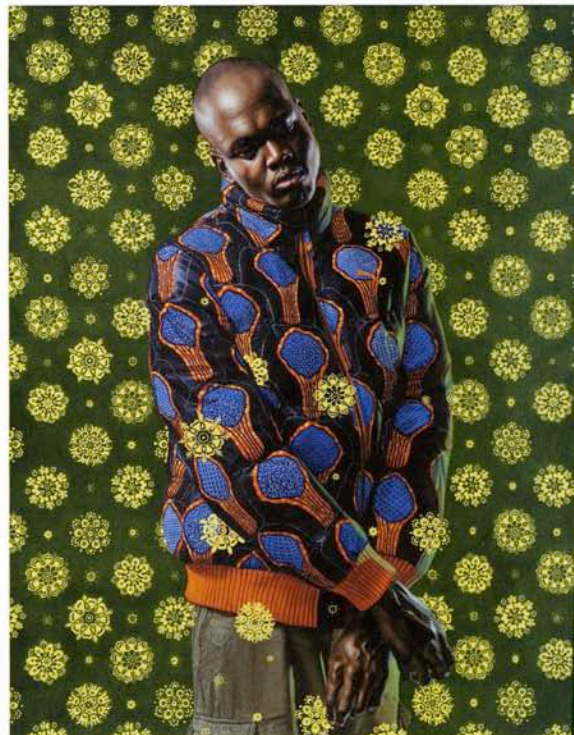
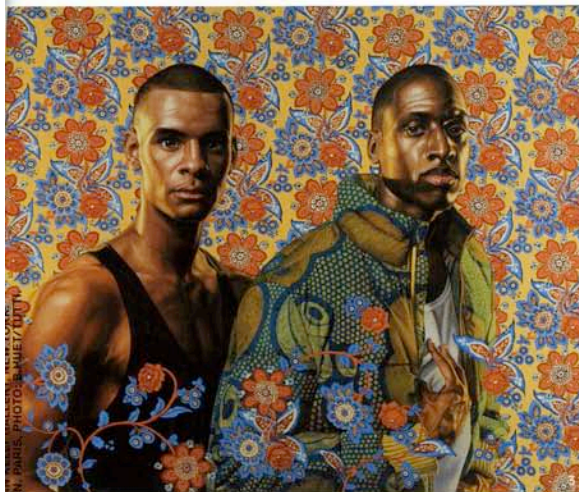
VIVIANA BIROLI

Galerie Daniel Templon

Paris

KEHINDE WILEY
JALOUSE, novembre 2012

167



1. *Princess Victoire of Saxe-Coburg-Gotha*, 2012. Huile sur toile 96 x 72 cm, tirée de la série *An Economy of Grace*.
2. *The Tribute Money*, 2011. Huile sur bois 198 x 183 cm.
3. *Prince Charles Louis, Elector Palatine, and his Brother, Prince Rupert of the Palatinate*, 2012. Huile sur toile 152,5 x 183 cm.
4. *Ecce Homo*, 2011. Huile sur toile 152,5 x 122 cm.

© KEHINDE WILEY. PHOTOGRAPHY BY COURTNEY GALLERIE DANIEL TEMPLON